

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 71 (1932)
Heft: 2

Artikel: Vengeances de maraudeurs
Autor: Cyprien
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-224387>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 08.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

la détresse. Mais ce qu'il avait de plus lamentable, vraiment, dans son costume, c'étaient ses pauvres vieilles bottines à élastiques dont les talons avaient fui sans laisser de vestiges et dont les semelles périmes buvaient l'eau froide des hivers.

Pauvre vieux bougre ! Il aimait bien, il aimait trop le vin blanc de chez nous. Et il se moquait du tiers comme du quart, ne possédant le tiers de rien ni le quart de quoi que ce fût.

Or, un soir qu'il avait bu plus que de coutume — ce n'était pas un soir quelconque, mais bien la veille de l'An, précisément — il aperçut, lui qui jamais n'apercevait rien, il aperçut dans la vitrine d'un épicer, un bon vieillard à barbe blanche avec un sac sur l'épaule et des verges à la main. Et il se rappela qu'autrefois il avait connu ce vieillard.

— Eh ! mais.., bredouilla-t-il, je ne me trompe pas... C'est.., le père machin, ça.. le Bon-Enfant. Comment ça va, Bon-Enfant ?

— Pas mal, fiston, et toi ? répondit le vieux (ou du moins il crut que le Bon-Enfant répondait cela, et même, il l'entendit ajouter) : Tu n'es pas dans ton normal ce soir, mon garçon ; va te coucher, ça te fera du bien.

— Eh ! je voudrais bien. Mais ce « tadié » de père Blanc, le cordonnier, ne veut plus me laisser entrer dans ma chambre... parce que... parce que je lui dois le loyer.

— Va seulement, dit le Bon-Enfant, ça s'arrangera bien !

Le vieux bougre haussa les épaules et, péniblement, il regagna sa mansarde.

Mais arrivé devant l'escalier, il se dit que peut-être il serait préférable de ne pas réveiller le père Blanc ; et il enleva ses vieilles bottines.

— Las ! Il faut croire qu'il n'avait vraiment plus sa tête à lui, le pauvre. Car, après avoir enlevé ses vieilles bottines, il les oublia sur une marche de l'escalier, comme un ivrogne qu'il était. Et il monta, proférant à l'adresse de son logeur des injures qu'il vaut mieux ne pas redire, mais dont la plus aimable rime avec « torchon »... ; tout comme ont toujours fait les débiteurs de tous les temps, même dans les contes.

Mais le lendemain matin, il eut un coup au cœur en s'apercevant qu'il n'avait plus ses bottines. Il les chercha, naturellement. Et pour cela, il ouvrit la porte ; et les ayant trouvées, sagement alignées, il se traita de grosse bête pour les avoir laissées ainsi à la vue de tous et du père Blanc le tout premier.

... Mais comme il les prenait, il vit quelque chose qu'il n'avait pas remarqué tout d'abord, et ce quelque chose lui fit pousser un grand cri de joie.

Elles étaient ressemelées.

Vous souriez, lecteurs...

Vous voyez bien qu'il faut croire encore aux contes. Qui sait, peut-être l'an qui vient vous réserve-t-il d'en vivre un. S'il est beau, venez me le conter, voulez-vous ? On a souvent besoin d'un conte pour faire ces histoires toutes simples dont les humains s'amusent et dont les écrivains vivent.

Francis Gaudard.

VENGEANCES DE MARAUDERS

CHAUSSE de mes skis, je retrouve bientôt l'agréable sensation de glissement aisément, avec le léger engoncement ouaté dans la neige. Les skis glissent — claquent, glissent — claquent au rythme régulier des deux bâtons ferrés, qui piquent la neige avec le bruit de la pointe d'acier sur du verre. La bise a givré les sapins d'une croûte de casonade ; leurs rameaux semblent gantés de mitaines en tricot bouclé. Mes skis glissent — claquent, glissent — claquent sur la couche glacée. Là-haut, le Risoud, à la frontière, immense « joux », silencieuse, engourdie par la désolation polaire.. Quelle solitude propice pour assouvir une vengeance !..

Voici la clairière.

J'aperçois de loin la solitaire auberge frontière que tenait autrefois ma grand'mère. Elle n'a guère changé, après tant d'années ; c'est une très vieille maison foraine, datant des Hugues-

notes, avec sa façade rose à pignon, son « neveau » jonché de fientes de poules, son jeu de quilles. Derrière, des détritus bruns, à l'odeur forte, d'une distillerie. La cuisine noire, fumée, a encore sa grande cheminée où la bonne vieille hôtesses sautait les omelettes au lard pour les chasseurs, les arracheurs de gentiane, ou pour ces bandes d'audacieux lurons qui passaient en France les balles de tabac ou de café à la barbe des gabellous. Voici la chambre à boire, salle basse, au plafond barré de poutres saillantes ; dans son atmosphère épaisse, surchauffée, je revois, comme si c'était hier, mon grand-père, grand vieux, encore vigoureux, coureur de champignons et d'escargots. Il en savait des histoires, ce grand-père-là ; il avait fait la campagne de Crimée, devant Sébastopol, et celle d'Italie comme bersaglié, et en avait rapporté des anecdotes innombrables, et une longue cicatrice de sabre-baïonnette sur l'arcade sourcillière.

Cependant, le conte dont je me souviens le mieux, n'avait pas pour cadre la Lombardie, ni la Crimée, mais bien cette région reculée du Jura, et cette vieille auberge même, dont il était alors le propriétaire. Il me conta cette histoire pour la première fois un soir de janvier, alors que la bise hurlait lugubrement en soulevant des tourbillons de neige :

« Il faisait un temps comme ce soir, quand les Tavelins ont jeté le père Niquelet dans la bauge à Cantin. »

Vaguement effrayé, je me rapproche de ma grand'mère. Lui, ses guêtres humides sur les chevilles, continuait :

« C'est vieux, tout ça, mon « petioulet ». C'était encore du temps des Bernois. Le seigneur bailli d'Aubonne, le colonel Gruner, avait, de son chef, octroyé aux Bourguignons le droit de bocherage dans la forêt du Risoud. Mais ces fripons abusaient de cette faveur et coupaient plus que leur droit. Les communiers adressèrent à LL. EE. une supplique à ce sujet et eurent gain de cause ; ils obtinrent même l'autorisation d'établir des gardes-forestiers pour la surveillance de ces bois. Le vieux Niquelet était en même temps charbonnier et forestier ; il habitait justement cette maison. C'était un terrible homme, qui défendait le bien des communiers comme le sien propre. Il pouvait partir en tournée par un temps comme ce soir, et guetter durant des heures, le doigt sur la gâchette de son fusil, ces maraudeurs de Bourguignons, qui venaient avec luge et cheval voler les plus beaux épiceas de la forêt. Aussi y avait-il contre lui derrière le Risoud des haines terribles ; les trois Tavelins, parmi les délinquants pincés, avaient juré de se venger. Mais le père Niquelet se moquait bien de ces menaces ; vieux garçon, vivant seul comme un loup dans sa tanière, il continuait sa guerre impitoyable à tous ces voleurs de bois.

Un soir d'hiver, c'était vers 1750, le vieux garde fumait sa pipe assis près du foyer, dans cette chambre même ; son chien dormait à ses pieds, le museau allongé sur ses deux pattes. La bise était tellement violente que les tourbillons de neige s'élevaient jusqu'à la pointe des sapins, qui se tordaient, avec un bruit de marée, sous la tourmente... Ecoute, mon « petioulet », écoute la bise... On dirait que l'âme des trépassés gémit entre les arbres...

Tout à coup, le chien dressa les oreilles... Le vieux crut entendre taper à la fenêtre... à cette fenêtre-là, celle qui donne du côté du bois...

« Qui est là ? cria-t-il en allongeant la main vers sa carabine appuyée. »

— Père Niquelet ! Au secours !

— Eh bien ! qu'est-ce qu'il y a ?

— Mon frère s'est cassé la jambe !

Le garde crut reconnaître la voix et l'accent du grand Bastian Mimar, un bûcheron, un peu simple, mains inoffensives. La tempête redoublait, faisait craquer toute la maison. Que faire ? Après une hésitation, le garde s'enveloppe dans sa longue lèvite, coiffe sa toque de fourrure et sort, les pieds dans ses cercles à neige. Son chien s'attache à ses pas.

« Reste, mon bon Griffon, garde la baraque. »

Il semble parfois qu'on va fatidiquement vers sa destinée.

« Encore la contrebande, hein, Bastian ? sur les chemins, à ces heures, par ce temps ?

— Il est tombé au passoir des Etroits ; c'est Vinet qui m'envoie. »

A ce nom, une deuxième hésitation arrêta, un instant, Niquelet : ce Vinet était une fripouille, de la bande aux Tavelins, individu sournois et bon à tout.

« Ah ! bah, un homme ne me fait pas peur ! »

Les deux hommes s'engouffrèrent dans les sombres profondeurs pleines de gémissements, de hurlements de la forêt qu'on aurait crue en proie à une sarabande de tous les démons de l'enfer.

Le vieil Abram, le voisin de Niquelet, qui verrouillait sa porte, vit avec stupeur deux ombres, brassant la neige, monter vers le Risoud. Il frissonna :

« Des revenants, pour sûr ! » et il rentra précipitamment. *

Mon grand-papa fit alors une longue pause. Le tic-tac de l'horloge battait de grands coups dans le silence d'une accalmie... Puis, il continua, lentement, à voix basse :

« Depuis cette nuit-là, on n'a jamais revu le garde Niquelet !

Abram, le lendemain, surpris de ne pas voir la cheminée fumer comme à l'accoutumée, descendit, frappa à la porte. Point de réponse. Rien. Seul Griffon hurlait à la mort, enfermé dans la grange...

Voilà, mon « petioulet » ; depuis cette nuit-là, on n'a jamais revu le garde Niquelet...

La bise avait effacé les traces de pas ; le matin, il y avait deux mètres de neige par endroits. Des recherches entreprises au printemps ne firent rien découvrir, rien... Et le père Abram n'osa pas parler.

L'automne suivant, des femmes qui revenaient des framboises, racontèrent, toutes effrayées, qu'elles avaient vu, errer entre les arbres, le garde Niquelet, ses cerceaux à neige aux pieds, son fusil à l'épaule. Une autre fois, elles crurent voir son ombre près de la citerne du Passoir. Encore de nos jours des gens croient que l'âme du revenant hante le bois de la Frête.

Mais les gens sensés savent bien que le chemin qui monte au Risoud passe à côté de la Baume que je t'ai montrée cet été ; tu te rappelles bien ce grand trou rocheux où tu as lancé une grosse pierre qui a longtemps résonné dans les profondeurs effrayantes.

Attrié dans un guet-apens, le malheureux avait été jeté dans la baume.

Personne n'osa rien dire cependant, car ces Tavelin étaient craints ; on en avait peur. Mais derrière leur dos, on leur donna un sobriquet ; on ne les appela plus désormais que les « Baume-à-Cantin ».

* « Encore un grog, monsieur ? »

C'est l'hôtesse qui entre et m'arrache brusquement à mes souvenirs.

« Non, merci ! Il se fait tard. Au revoir ! Je crains, moi aussi, de rencontrer le revenant Niquelet dans la nuit qui tombe. Cyprien.

HUMOUR AMERICAIN

AU bord d'une rivière où ils viennent de voir tomber un de leurs amis, deux Américains le regardent froidement lutter contre le courant qui l'emporte. Ils concluent immédiatement un marché et font un pari.

— Vingt dollars qu'il se noiera ! dit l'un.

— Cinquante qu'il ne se noiera pas ! dit l'autre.

Et ils laissent le malheureux se débrouiller comme il l'entend, tout en se gardant bien d'intervenir ou de lui tendre une perche qui le sauvera.

* * *

John vient trouver son ami Doyle et lui dit :

— Je suis très perplexe : je pourrais épouser une veuve qui m'apporterait 500 000 dollars, mais j'aime une jeune fille charmante. Conseille-moi, que faut-il que je fasse ?